

L'AMI DE LA RELIGION

DE LA PATRIE.

JOURNAL ECCLESIASTIQUE, POLITIQUE ET COMMERCIAL.

12s. 6c. par ANNEE.

Le trois chancelle quand l'honneur, la religion et la honne fait ne l'environnent pas.

par ANNEE. 12s. 6c.

BUREAU DE REDACTION, Rue Ste. Famille, No. 14.

Québec, MERCREDI, 4 Juillet, 1849.

BUREAU DE REDACTION, Rue Ste. Famille, No.

ANNONCES.

VINS FRANÇAIS.

LES SOUSSIGNÉS viennent de recevoir par le navire l'Océan, venu directement de Bordeaux à Québec, une grande quantité de VINS FRANÇAIS en caisses et en fûts, consistant en :
ST. JULIEN, ST. ESTAFFE, MONFERRAND, BOURG, Vins rouges.
SAUTERNES, GRAVES, CÉRONS, Vins blancs.
LIQUEURS de la Martinique, Do. de Bordeaux, VINS de la Champagne, SILLERY gd. Mousseux, VERZENAY, do VILLEDOMANGE, MAREUIL.

J. & O. GREMAZIE.

Québec, 4 juin 1849.

Articles de Fantaisie.

LES SOUSSIGNÉS ont reçu par le Douglas de Londres, un assortiment considérable d'Articles de Gout se composant de Porte-monnaie en Nacre de Perle incrustés en argent, Dito en Papier mâché, Souvenirs en Nacre de perle creusés sur fond de couleurs, Bourses mécaniques, objets en Nacre, Eventails riches, Bracelets, Agafes, Livres de Prières richement reliés en velours, &c., &c.

J. & O. GREMAZIE.

Québec, 4 juin 1849.

Guitares Françaises.

De la manufacture de Hussen et Duchêne, à Paris, à vendre par les Soussignés.

AUSSI.

Cordes françaises pour Guitares et pour violon.

J. & O. GREMAZIE.

Québec, 4 juin 1849.

PAPIER à DESSIN.

LES SOUSSIGNÉS ont reçu de Paris et offrent en vente un assortiment des meilleurs PAPIERS DESSIN Français tels que :

- Grand Monde Mécanique.
- Grand Aigle, Pelure blanche, Do. de Dioptrique, Colombier, Jésus, Grand Raisin Dioptrique, Grand Aigle velin, Do. de vergé, Grand Raisin velin, Cartons Bristol de toutes grandeurs et qualités.

J. & O. GREMAZIE.

Québec, 4 juin 1849.

Paniers Français en Osier.

CORDES DE VIOLON, etc.
LES SOUSSIGNÉS viennent de recevoir par le navire l'Océan, venu directement de Bordeaux à Québec, une grande quantité de Paniers, Corbeilles, Gibecières, etc. pour la pêche, &c., &c.

J. & O. GREMAZIE.

Québec, 4 juin 1849.

A VENDRE.

MAQUETTES de Métal jaune de 1 à 12 de pouces, patentes de Muntz, Fer en barres assortis, Etoupe anglaise, Chaîne de seconde main de 1/2 à 1 pouce pour Boome, Cuis de Tillac et de Chaloupe, Cof. Tar d'Archangel, Melleure Coke, etc. etc. Machines patentes de Hattley & Roberts, Diane de Plomb, Melleure Briques à Feu.

J. E. OLIVER,

Rue Dalhousie, Québec, 18 juin 1849.

UNE CARTE.

Le soussigné est maintenant prêt à recevoir un nombre limité d'élèves à être instruits dans diverses branches de l'Architecture, de l'Arts, et du Génie Civil, conjointement, ou séparément, au gré de l'élève. Le soussigné enseigne, mesurement de toute espèce, Géométrie, Mécanique, Algèbre, etc.

CHS. BAILLARGE,

Château St. Louis, Québec, 1849.

Quelques mots sur le Socialisme.

(Suite et Fin.)

Politique et socialisme.

Il y a deux partis, l'un politique, l'autre socialiste. Nous ne nous occupons point des hâtaris qui n'ont aucun sexe et ne sont d'aucun genre. Ceux-là ont deux estomacs, deux ventres ; ils ont un pied dans tous les partis pour manger à tous les râteliers. Le parti politique veut réaliser le bien par l'individu ; le socialiste prétend l'imposer à l'individu par les institutions sociales. Le politique demande que l'homme fasse triompher dans sa conscience la maxime du bien et détruise la maxime du mal ; le socialiste prétend nous soumettre par la force à ce qu'il appelle le bien et le vrai. Le politique respecte la liberté, l'indépendance, la moralité, la dignité de l'individu ; le socialiste néglige et méprise tout cela.

Le politique poursuit le bien et le juste ; le socialiste se précipite avant tout du bien-être.

Le politique place l'idée du devoir avant celle du droit ; il veut que l'on mérite avant d'être récompensé ; le socialiste déclare le droit antérieur au devoir ; il veut récompenser l'homme avant qu'il soit méritant.

Le politique appartient à une époque, à une nation, à une civilisation quelconque ; le socialiste n'appartient à aucun temps, à aucun peuple, à aucune forme sociale autre que celle qu'il rêve ; il approuve aussi bien l'affaire de Risquons-Tout que les émeutes de Vienne, de Berlin et de Rome. Tout révolutionnaire est son ami, tout monarchiste son frère. Il n'est ni républicain, ni monarchiste, ni démocrate, ni royaliste ; il est humanitaire. Pour le prouver il fait les journées de juin.

Le socialiste est l'ennemi de tous les partis ; il rejette toutes les formes de gouvernement, parce que ce sont des formes de l'autorité chargée de protéger le bien et de réprimer le mal.

Le socialiste n'est pas un homme ; il n'appartient ni au temps, ni à l'espace, ni à la société du temps et de l'espace ; le socialiste est un ange, l'ange du mensonge et de la corruption.

Les socialistes n'ont ni patrie, ni famille, point de passé, point d'avenir. Ce sont des monstruosités qui surgissent à certaines époques, des végétations vénéneuses, des excroissances de la société du mal. Voilà pourquoi ils semblent toujours apparaître pour la première fois et ne point avoir de traditions, de racines dans le passé.

Le socialiste ne relève que de lui-même ; il méprise, conspuet et insulte même ses frères, ses amis. Comme le méchant, il est seul, toujours seul, dans son orgueil et dans son ineptie. *Ve doli!* Pour moi j'ai promis de prendre le socialisme au sérieux le jour où je rencontrerai trois socialistes jurant l'un par l'autre, en conscience et en vérité, dans le bien et dans le vrai, dans les moyens et dans le but. Jus-que-là je dirai toujours : "Cain, qu'as-tu fait de ton frère?"

Forme et Principe.

Toute forme politique est une forme, un mode particulier de la société du bien.

Toute forme de socialisme au contraire est une forme, un mode particulier de la société du mal.

Par quelle étrange aberration a-t-on pu dire que toute discussion entre les hommes politiques était une discussion de formes, tandis que toute discussion entre les socialistes était une discussion de principes?

Rien de plus faux que cette prétendue vérité.

Pour le voir il suffit de remarquer que les socialistes n'en veulent qu'aux institutions sociales, aux formes gouvernementales et administratives de la société. Pour eux tous les hommes sont bons ou mauvais, éclairés ou peuvent le devenir immédiatement.

Entre les hommes politiques, au contraire, il y a une question fondamentale à valider.

Tous reconnaissent en principe que le bien doit venir librement et spontanément de l'individu.

Les uns croient que la maxime du bien

ne l'emporte pas encore assez pour que tous hommes indistinctement puissent être appelés sans danger à participer aux affaires, à jouir de tous les droits politiques.

Les autres affirment que l'on peut impunément et sans crainte faire entrer tous les citoyens dans l'Etat.

Les premiers sont monarchistes, républicains honnêtes et modérés.

Les seconds sont démocrates et deviendront tôt ou tard montagnards, révolutionnaires, socialistes.

La question entre eux n'en est pas moins fondamentale, c'est une question de principe avant tout ; c'est la reconnaissance du bien par l'individu dans sa liberté, sa dignité et sa moralité.

En est-il de même pour les socialistes ? Nullement ; et, encore une fois, leur préoccupation exclusive de modifier les formes sociales le prouve surabondamment. C'est une question de bien-être, c'est la recherche d'un moyen, d'un mode particulier d'arriver plus vite à la jouissance de tous les biens de la vie, qu'ils discutent entre eux ; il est impossible d'y voir autre chose.

Caractère transitoire du socialisme.

Que sont devenus les Anabaptistes, les frères Moraves et toutes les sectes du seizième siècle en Allemagne, du dix-septième siècle en Angleterre ?

Où sont maintenant les fameux sectaires de Babeuf dont le nombre cependant était assez grand pour inspirer des craintes sérieuses à nos pères ?

Où sont allés les écoles mystiques de la restauration et les saint-simoniens de 1832, qui certes ne manquèrent pas non plus de puissance et de grandeur ?

Je vois bien encore quelquefois des individus, des sectaires oubliés par le temps, mais je ne trouve plus nulle part d'école, de famille, de collège socialiste.

Ceux d'aujourd'hui passeront de même et les érudits seuls demanderont un jour : Qu'étaient-ce donc que le socialisme ?

Puis-je alors être encore là pour leur répondre comme aujourd'hui ? Rien, moins que rien, une négation.

De l'Âme.

En terminant, disons deux mots de l'âme, elle en vaut bien la peine ; d'ailleurs le fin fond du socialisme c'est, avec la négation de Dieu, la négation de l'âme et de l'homme. Nous serons bref.

Il y a des gens qui prétendent que nous n'avons point d'âme, il ne faut point disputer avec eux. Quant à moi, je leur dis : Parlez pour vous, il se peut faire, en effet, que vous n'ayez point d'âme. C'est un malheur, une monstruosité, voilà tout.

Chose bizarre, je n'ai point encore rencontré d'homme qui n'ait son intelligence. La plupart croient en avoir beaucoup ; bien plus que vous et moi. Comment expliquer une qualité si rien ne lui sert de base, si elle n'a pas en quelque sorte un corps, une substance. L'intelligence est une qualité, une faculté, une puissance ; il lui faut un corps. Ce corps c'est l'âme.

D'autres vous disent : Oui, nous avons une âme, mais à la mort tout est fini ; cette âme s'envole et disparaît ; que devient-elle ? où va-t-elle ? nous n'en savons rien.

Ceux-là parlent de tout autre chose que de l'âme. Une substance immatérielle et par conséquent infinie, qui a conscience du temps et de l'éternité, qui accepte la loi morale et l'idée absolue du devoir, qui crée des réalités éternelles et infinies comme elle, telles que les sciences et les arts, cette substance-là ne peut pas mourir. D'ailleurs, nier l'immortalité de l'âme c'est nier l'âme elle-même. Renvoyons donc aussi ces grands raisonneurs dans la catégorie des hommes choux ou des hommes-chiens.

Il y a une secte de communistes qui nient complètement l'existence de l'âme. C'est pour eux que nous avons écrit ces lignes.

Justification.

Croit-on que nous ayons été trop loin, que nous ayons cherché à frapper plutôt fort que juste ? Il n'en est rien. Nous récusons le jugement des socialistes parce qu'ils sont partie intéressée dans le débat, et sur-

tout parce qu'ils n'ont ni le sens du vrai ni celui du juste. Cependant c'est à des socialistes eux-mêmes que nous allons demander notre justification. Pour cela, nous nous contenterons de mettre sous les yeux du lecteur quelques fragments de leurs doctrines, quelques formules de leurs croyances. Si nous avions eu plus de temps, nous aurions fait de même pour toutes les écoles pour toutes les nuances du socialisme. On aurait vu qu'elles se tiennent toutes par le mal.

Que le lecteur indépendant se recueille, lise, prononce et juge ! Fais ce que dois, advienne que pourra !

Pièces justificatives.

C'est M. Proudhon, le premier, le plus grand des socialistes, le drapeau du socialisme, l'alpha et l'oméga de la révolution sociale, qui a écrit ces lignes :

"Qu'on ne dise plus : Les voies de Dieu sont impénétrables. Nous les avons pénétrées, ces voies, et nous y avons lu un caractère de sang les preuves de l'impuissance, si ce n'est du mauvais vouloir de Dieu...."

"De quel droit Dieu me flétrirait-il encore ? Sois saint, parce que je suis saint ? Esprit menteur, lui répondrai-je, Dieu imbecille, ton règne est fini ; cherche parmi les bêtes d'autres victimes ; je sais que je ne suis et ne peux jamais devenir saint. Et comment le serais-tu, toi, si je te ressemble. Père éternel, Jupiter ou Jehovah, nous avons appris à te connaître : tu es, tu fus, tu seras à jamais le jaloux d'Adam, le tyran de Prométhée. Ton nom, si long temps le dernier mot du savant, la sanction du juge, la force du prince, l'espoir du pauvre, le refuge du coupable repentant ; eh bien ! ce nom, incommunicable, désarmé, sera sillonné au mépris et à l'athéisme, sera sillonné parmi les hommes ; car Dieu, c'est sottise et lâcheté ; Dieu, c'est hypocrisie et mensonge ; Dieu, c'est tyrannie et misère ; DIEU, C'EST LE MAL."

Voici un autre document tout aussi curieux, tout aussi significatif. Il a été proposé, discuté, délibéré, adopté par des écrivains raisonnables ou passant pour tels, citoyens comme vous et moi, comme vous et moi ayant des droits politiques, et comme vous et moi reconnus souverains par la constitution :

Extrait du procès-verbal d'une séance tenue le 20 juillet 1817, par le comité des fondateurs du journal L'HUMANITAIRE :

"Nous avons à l'unanimité reconnu et adopté en principe les questions suivantes, comme base fondamentale de la doctrine communiste et égalitaire.

"La VÉRITÉ
"Est indivisible, elle seule doit guider la raison de l'homme ; c'est pourquoi on doit la proclamer en tout et partout.

"Le MATÉRIALISME
"Doit être proclamé, puisque c'est la loi invariable de la nature sur laquelle tout est basé, et que l'on ne peut la violer sans tomber dans l'erreur.

"La FAMILLE INDIVIDUELLE
"Doit être abolie, parce qu'elle établit le morcellement des affections, rompt l'harmonie de la fraternité qui, seule, doit unir les hommes, et devient la cause de tous les maux qui peuvent les perdre.

"Le MARIAGE
"Doit être aboli, parce que c'est une loi inique qui rend esclave ce que la nature a fait libre, et constitue la chair propriété individuelle ; rend, par ce moyen, la communauté et le bonheur impossibles, puisqu'il est constant que la communauté n'admet aucune espèce de propriété.

"Les BEAUX-ARTS
"Étant en dehors de la nature et des besoins de l'homme, ne peuvent être acceptés que comme délassement.

"Le LUXE
"Doit disparaître par la même raison.

"Les VILLES
"Doivent être détruites, parce qu'elles sont un centre de domination et de corruption.

"La COMMUNAUTÉ
"Devra avoir une spécialité d'état.

"Les VOYAGES CONTINUS
"Étant en rapport avec l'organisme et l'activité de l'homme, devront recevoir tous les développements possibles.

"Après avoir résumé ces neuf questions, nous avons passé à la discussion et adopté à l'unanimité :

"Que l'homme n'ait ni idée, ni goût, ni penchant, ni aptitude innés, parce qu'alors il faudrait admettre qu'il y a deux natures d'hommes différentes, ce qui est souverainement absurde, et, par conséquent, la communauté serait impossible.

"Ensuite nous avons nié l'existence du dévouement, en reconnaissant que ce qu'on qualifiait tel aujourd'hui n'était que pur égoïsme, ou la satisfaction impérieuse d'un besoin."

Que le lecteur impartial dise de bonne foi si l'on peut mettre trop de violence à attaquer ces grossières assertions, ces sauvages doctrines.

Qu'on lise maintenant notre Revue critique des Journaux, depuis février, et l'on verra que les mêmes idées se sont produites dans la presse avec une unanimité vraiment accablante pour le socialisme.

Il faut juger l'arbre à ses fruits.

Variétés de L'Espèce.

Je sais bien que les socialistes se renient mutuellement. Pas un n'ose endosser la responsabilité des actes, des pensées, des doctrines de ses co-sectaires.

Qu'est-ce que cela prouve ? Le socialisme en est-il moins ce qu'il est, la négation de tout !

Les disciples de Proudhon disent : Nous n'en voulons qu'à la propriété ; plus de propriété, plus de vente, plus d'intérêt, plus d'hérédité.

Les phalanstériens disent : Nous respectons la propriété et la famille ; nous ne voulons que le travail attrayant, la classification des aptitudes.

Les communistes disent : Tout est à tous ; nous voulons la fraternité universelle, le bien-être et le bonheur de tous.

Vous poursuivez tous le même but : l'amélioration de l'homme par la société, tandis que le véritable problème est de perfectionner l'ordre social par l'individu.

Car l'individu est l'unité fondamentale, intégrante de toute association.

Vous voulez tous changer, refaire l'œuvre de Dieu, détruire la nature de l'homme, pour lui substituer celle que vous avez rêvée.

Vous préparez une nouvelle chute morale.

Supprimer la propriété, la rente, l'hérédité, n'est-ce pas bouleverser de fond en comble la société, anéantir la civilisation, déplacer le pivot de l'ordre social tout entier.

Rendre le travail attrayant, n'est-ce pas légitimer tous les instincts, refaire la nature morale de l'homme, étouffer la voix de la conscience, nier le devoir, le sacrifice, le dévouement et toutes les vertus.

Vouloir que tout soit à tous, n'est-ce pas nier la variété et l'inégalité des aptitudes, des facultés, des devoirs et des droits ? n'est-ce pas détruire toute hiérarchie dans le bien comme dans le mal, dans le vrai comme dans faux ? n'est-ce pas déclarer la guerre à la religion, aux sciences et aux arts ? n'est-ce pas s'élever du même coup contre l'œuvre de Dieu et contre celle des hommes ?

Une fois le point de départ admis : la possibilité de faire disparaître complètement de ce monde l'ignorance, la corruption et par conséquent aussi la misère, vous arrivez tous au même but : négation de Dieu, négation de la religion, négation de l'âme, de la vie future, du bien, du bon et du beau.

Il n'y a entre vous qu'une différence d'intelligence ou de capacité. Les uns sont plus logiques, les autres plus timides.

Tous vous niez que le bien-être soit la conséquence du bien, de l'observation rigoureuse des lois morales.

Tous vous affirmez qu'il faut d'abord donner à chacun les jouissances de la vie ; qu'importe s'il s'en fait des armes contre la civilisation, contre le progrès, contre le bien !

Vous êtes des enfants ; vous demandez des couteaux. Pourquoi faire ? Vous nous tuerez d'abord, vous vous tuerez ensuite. Vous ne savez vous en servir ni moralement, ni utilement.

Voilà pourquoi nous ne pactiserons ja-